Voici le vrai Mohammed
et le faux Coran

HANNA ZAKARIAS

VOICI LE VRAI MOHAMMED ET LE FAUX CORAN

Éditions Saint-Remi
– 2015 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
www.saint-remi.fr

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Pour le coup, voici vraiment du nouveau !

Quand nous lisons le Coran, nous lisons en réalité tout autre chose. Ce que nous appelons ainsi est au vrai Coran ce que « les Actes des Apôtres » sont à l'Evangile. Et ce Coran qui n'en est pas un devrait s'appeler les *Actes de l'Islam*. Quant au vrai Coran, il est perdu.

Heureusement, les Actes de l'Islam nous en restituent certains passages. En les étudiant attentivement, on arrive à une découverte extraordinaire, qui oblige en effet à tenir pour nul tout ce que l'on a jusqu'à présent professé sur l'Islam.

Comment vont réagir ceux qui se sont fait une spécialité de l'étude et de la pratique de cette pseudo-religion ? L'auteur n'hésite pas à nommer quelques « docteurs ». En raison de ces prises à partie, bien qu'elles n'aient rien d'offensant pour les personnes, nous avons longtemps hésité à publier l'ouvrage. Ce qui importe, après tout, ce n'est pas ce que tel ou tel peut penser de Mahomet et de l'Islam; ce qui importe, c'est ce que révèle une étude poussée sans aucun préjugé dans le seul dessein de retrouver le vrai.

Si l'auteur eût encore été de ce monde, nous lui aurions exposé cette manière de voir. Il reconnaît

lui-même que son travail heurtera violemment les musulmans. « Nous les invitons fraternellement, écrit-il, à repenser leur problème religieux en toute objectivité... à juger en hommes raisonnables... afin de retrouver le véritable sens de leur religion. » Mais il était mort quand le manuscrit nous a été remis, et ses ayant-droit ne se sont pas cru autorisés à modifier quoi que ce soit dans la forme ni le ton, pas plus que dans la thèse elle-même.

Voici donc tel quel ce livre qui, dans les projets d'Hanna Zakarias, était destiné à donner au grand public les arguments et les conclusions qu'un précédent ouvrage de critique historique n'avait offerts qu'aux spécialistes. On y entrevoit une très belle figure de missionnaire, celle du Rabbin de La Mecque qui, pour abattre les idoles et amener l'Arabie au Dieu de la Bible, sut endoctriner Mahomet et dont le zèle ainsi l'emporta de haute lutte sur les efforts des chrétiens de La Mecque. On y entrevoit surtout, pour le monde méditerranéen et même pour le monde entier, les possibilités d'un avenir tout différent de celui que l'on croit déterminé.

Et finalement, la thèse d'Hanna Zakarias nous a paru si solidement fondée, si vraisemblable et d'une telle importance que nous avons décidé de publier cet ouvrage. Puissent tous les hommes de bonne volonté y trouver de quoi travailler efficacement à la Paix !

LES ÉDITEURS.

INTRODUCTION

Nous n'écrivons pas un roman sur Mohammed. Nous écartons, par ailleurs, toutes les billevesées débitées depuis des siècles sur les origines et les développements historiques de l'Islam. Nous nous en tenons aux conclusions, qu'on a qualifiées de « rigoureuses et précises », qui sont celles de notre précédent ouvrage intitulé *De Moïse à Mohammed,* conclusions qui se résument en quelques points extrêmement nets.

1. — L'Islam n'est que le judaïsme expliqué aux Arabes par un rabbin.

2. — Mohammed n'a jamais été inspiré par Dieu. Il n'est ni Prophète, ni révélateur d'une nouvelle religion. Tout ce qu'on peut lui concéder, c'est de s'être converti au judaïsme sous la pression de sa femme Khadidja, juive de naissance, et d'avoir aidé son instructeur, le rabbin, dans son plan de judaïsation de l'Arabie en prêchant à ses compatriotes la religion de Moïse.

3. — Si Mohammed ne fut d'aucune façon prophète, il ne fut pas davantage écrivain, ni dépositaire d'une nouvelle pensée du Souverain Créateur. Le Coran n'a été ni révélé par Allah qui n'a jamais été un dieu spécifique des Arabes, ni ècrit par Mohammed. Il a été composé et rédigé par un

Juif, le même qui instruisit son élève Mohammed dans la religion du Mont Sinaï.

4. — Ce Coran primitif, duplicata *arabe* du Coran *hébreu* de Moïse, a été rédigé par un Juif qui fut véritablement le créateur de la langue religieuse arabe. Il a réellement existé à l'époque de Mohammed et des grandes querelles mecquoises du début du VIIe siècle, mais il est aujourd'hui perdu. Ce que les musulmans nous présentent comme leur Coran n'est pas un Coran, c'est-à-dire un livre de prières, conforme au Coran de Moïse — le seul Coran religieux d'après les Juifs —, destiné à être lu et commenté dans les mosquées, sœurs des synagogues, mais un livre d'anecdotes, d'histoires, une sorte de rapport établi par le rabbin instructeur de Mohammed et rédacteur du Coran arabe. Il faudrait par conséquent mettre au pilon toutes les couvertures de ce livre et recomposer une première page ayant pour titre : *Les Actes de l'Islam*.

Ces *Actes* rédigés par un Juif constituent la seule source authentique qui nous permette de connaître les origines de l'Islam, en d'autres termes, les origines de la judaïsation de l'Arabie, dont le rabbin de La Mecque, Khadidja et son mari Mohammed furent les premiers ouvriers. Nous n'utiliserons que cette seule source, refusant catégoriquement de reproduire aucune des fantaisies des traditions musulmanes contenues dans la Sira, que le P. Lammens a définitivement chassées du domaine de l'histoire, et que même les musulmans un peu formés dans les sciences exactes ne prennent plus au sérieux. Il en est des traditions musulmanes comme des caravanes dans le désert. Le voyageur qui serait en queue de cette caravane, voyant l'interminable suite de chameaux avancer lentement et pesamment, aurait l'impression d'un convoi en sécurité. Mais si jamais l'idée lui vient de remonter

cette caravane, il se trouvera en face d'un âne-conducteur. Nous pouvons conseiller aux musulmans de remonter à travers les siècles aux origines de leurs traditions. « L'ensemble de la *Sira* », écrit le P. Lammens, « n'est que broderie et imagination ».

Seule, une étude critique des *Actes de l'Islam,* appelés faussement Coran, peut nous fournir une base solide pour une reconstitution des origines de l'Islam, ou conversion de l'Arabie au judaïsme.

5. — Si les *Actes de l'Islam* ont été composés, rédigés et écrits en arabe par un Juif, il est inimaginable que l'on puisse trouver dans ce livre des attaches chrétiennes. De fait, ce livre est foncièrement antichrétien. Tout essai de rapprochement direct entre musulmans et chrétiens ne peut être qu'un rapprochement sur pilotis, voué tôt ou tard à un craquement catastrophique. L'Islam n'existe pas comme religion spécifique. Il n'existe dans le bassin méditerranéen qu'une seule révélation originelle : la Révélation faite par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï, terre juive par excellence ; révélation mosaïque qui constitue le noyau originel du judaïsme. Ce judaïsme usé, qui avait échoué il y a bientôt deux mille ans dans un pharisaïsme sans vie, découlant lui-même de la codification mosaïque, a été revigoré, revivifié, transformé par la Révélation de Jésus, fils de la Vierge Marie, Dieu lui-même à l'égal du Créateur. Le judaïsme sortait grandi de cette Révélation chrétienne, épanouie en christianisme. Si le christianisme est en continuation du judaïsme mosaïque, il contient cependant du nouveau. Il est une lumière nouvelle jetée sur le monde. Mais dans l'islamisme, il n'y a rien d'original ; c'est une flamme ancienne communiquée à une nouvelle lampe. C'est la vieille loi sinaïque transportée à la Mecque. Dans le bassin méditerranéen, la question religieuse est à débattre entre

Juifs et chrétiens. Les musulmans, qui ne sont que des Arabes transformés en Juifs depuis le début du VII[e] siècle, ne peuvent avoir aucune part à ce dialogue. Les seules parties intéressées sont les tenants des Révélations originelles méditerranéennes : les Juifs issus de la Révélation de Moïse, et les chrétiens issus de la Révélation du Christ-Jésus. En d'autres termes, il y eut communication divine faite par Yahwé au Mont Sinaï ; Dieu a donné son dernier message il y a vingt siècles en Palestine ; mais jamais Dieu n'a parlé aux Arabes, ni directement, ni par un prophète. Mohammed est une invention d'une juive, Khadidja, et d'un rabbin de la Mecque. Il n'est ni prophète, ni révélateur, ni compositeur du Coran. Jamais il n'a fondé de religion. Si on l'interrogeait comme témoin du problème religieux de l'Arabie, il ne pourrait que répéter les histoires apprises du rabbin.

CHAPITRE I

LA MECQUE

Autrefois, au temps d'Isaïe, c'est-à-dire au VIIIe siècle avant Jésus-Christ, les commerçants qui exportaient leurs marchandises de la Perse ou des Indes parvenaient à la Méditerranée en suivant les pistes du désert syrien. C'est par cette voie nordique que les princes de Dedan, de l'Arabie et de Cédar, que les marchands de Séba et de Rahma recevaient de l'est des couvertures de chevaux, des agneaux, des béliers, des boucs, des pierres précieuses, de l'or et des aromates.

Longtemps après, la guerre et les querelles politiques entre les Romains et ces peuplades de l'est du Moyen-Orient, en introduisant l'insécurité dans les régions qu'avait traversées autrefois Abraham quittant le pays d'Hiran, obligèrent les marchands à changer d'itinéraire. Le commerçant n'a pas de pays ; plus exactement, il n'a pas d'âme. Il ne tient aucun compte des plus nobles et des plus profonds sentiments humains. Il n'a pas de nation, donc pas d'ennemi. Il n'a qu'un objectif ; la richesse, la richesse pour en jouir dans un total et farouche égoïsme.

Un commerçant veut vendre. Il vendra à n'importe qui. Il vendra même des marchandises qui, un jour ou l'autre, pourront être utilisées contre son pays et les propres membres de sa famille. Les pistes du désert syrien étant devenues incertaines, les marchands du VIe siècle de notre ère, qui ne veulent pas renoncer à exporter leurs produits, se tourneront vers le sud, créeront des dépôts sur les rives de la Mer Rouge, dans la presqu'île sinaïtique. C'est ainsi qu'un jour La Mecque devint une nécessité commerciale, née d'une bousculade politique au nord, et de la volonté de survivre chez les trafiquants orientaux. De La Mecque, les marchands, évitant désormais les territoires sassanides, remontent vers le sud pour retrouver leur débouché traditionnel. La Syrie leur offre alors, comme par le passé, toute sécurité pour atteindre la Méditerranée.

Deux fois l'an, l'été et l'hiver, les riches Mecquois organisent des caravanes qui porteront vers le nord toutes les richesses orientales, les raisins de Taïf, les encens et les parfums de l'Arabie méridionale; les ivoires et les poudres d'or de l'Afrique. Ces deux caravanes sont pour ainsi dire passées dans les mœurs mecquoises. Les *Actes de l'Islam*, dans la sourate CVI, v. 1-2, recommandent de « prier » pour l'union des Koraïschites, afin qu'ils « s'unissent pour les caravanes de l'hiver et de l'été ».

La Mecque est maintenant l'un des plus grands centres du commerce oriental, avec ce que comporte tout point de jonction de peuplades primitives. Alors, comme aujourd'hui, on y vend des esclaves. Les prostituées y pullulent. Dans ses instincts les plus profonds, l'Arabe de cette époque est un primitif. Laissé à lui-même, à ses débordements personnels, l'Arabe n'a pas le sens de la construction. Il est destructeur par nature. Quel-

que pays qu'il habite, ce pays est voué tôt ou tard à l'extinction et à la mort. Mais ce sauvage est religieux. Il est inintelligemment religieux. A La Mecque existe un centre nommé « la Ka' ba ». Déjà signalée au IIe siècle, c'est une espèce de caisse de 12 m. de longueur, 10 m. de largeur, et 15 m. de hauteur, posée sur un socle de marbre de 25 cm., recouverte d'un tapis noir changé chaque année, et fourni par les Egyptiens qui considèrent ce don comme un insigne privilège.

Dans cette Ka'ba, on avait placé depuis longtemps une pierre de couleur noire comme on en trouvait dans plusieurs sanctuaires syriens. On montre encore aujourd'hui dans la Ka'ba mecquoise une pierre de même couleur dont on ignore la date et la mise en place. C'est un ensemble de trois éclats, ayant en tout 50 cm. de diamètre environ, serti dans un gros châton d'argent à 1 m. du sol, dans l'angle Est, près de la porte d'or incrustée d'argent qui donne accès à l'intérieur du temple.

Ce sont les musulmans, inventeurs de tant de légendes insensées, qui racontent que cette pierre fut apportée du ciel par l'archange Gabriel, dans cette sorte de caisse, ou Ka'ba, dont Abraham et même Adam auraient autrefois posé les fondements !

Au VIe siècle, la Ka'ba était devenue un bric-à-brac de cailloux, pour la plupart non sculptés, ramassés sur les routes désertiques de l'Arabie. Il y avait très peu de statues dans ce sanctuaire. Les cailloux étaient censés représenter des divinités. On comptait autant de dieux ou de déesses que de jours dans l'année. Il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les situations, pour toutes les tribus, pour les demi-sédentaires et les bédouins. On leur faisait des dons, on leur offrait des sacrifices, on les conjurait par des baguettes, on dansait aussi et on trépignait autour de la Ka'ba.

Les *Actes de l'Islam* nous ont conservé le nom de trois déesses qui semblent avoir fait l'objet d'un culte particulier : Allât, al-'Ouzza, et Manât, auxquelles on peut adjoindre le dieu Wadd, ou dieu Amour. Voilà à peu près tout ce que l'on sait du vieux fonds sémitique du panthéon mecquois. Les *Actes de l'Islam* parlent aussi d'un apport récent de divinités : Souwâ, Yagoût, Ia'ouk, et Nasr ; mais on ignore la date de naissance et le lieu d'origine de ces nouvelles divinités de la Ka'ba.

Dans la Mecque de la fin du VIe siècle, la grande masse de la population est formée d'Arabes polythéistes qui vénèrent ces cailloux ramassés dans la Ka'ba à côté de la pierre noire. Un des parents de Mohammed aurait été un des derniers gardiens connus de ce sanctuaire, un genre de bedeau.

Il existe aussi une communauté juive conduite par un rabbin de haute classe, homme remarquable, extraordinairement cultivé, fin connaisseur de la bible hébraïque, des Midraschim, du Talmud, possédant l'hébreu, l'araméen, probablement le syriaque. Ce rabbin pieux, zélé, constatant la pénurie intellectuelle et religieuse des Arabes, va concevoir l'immense projet de convertir ces êtres primitifs à la religion de Moise. Pour atteindre ce but, il jettera le grappin sur un Arabe déluré, Mohammed, marié à une juive, Khadidja. C'est là toute l'histoire des origines de l'Islam, qui n'est autre que la conversion des polythéistes arabes au Dieu Unique d'Israël.

Il existe enfin à la Mecque un troisième groupe religieux. Les chrétiens forment, en effet, une communauté, mais une communauté peu reluisante. Ils habitent les bas-fonds de l'agglomération mecquoise ; petits artisans sans avenir, ils vivotent à la journée. Leur curé ou leur évêque a bien entendu parler des entreprises du rabbin, mais sans y prêter grande attention. Il est pieux, classiquement

pieux. Il connaît les évangiles, mais, comme il est arrivé à plusieurs reprises dans l'histoire de l'Eglise catholique, son zèle reste somnolent devant le danger qu'il n'a pas su apprécier à sa juste valeur. Quand il interviendra pour stopper la conversion des Arabes au judaïsme, il sera trop tard.

CHAPITRE II

NAISSANCE, ADOLESCENCE ET MARIAGE DE MOHAMMED

Aucun document ne nous renseigne sur la date exacte de la naissance de Mohammed. Nous ne voulons pas répéter une fois de plus toutes les folles hypothèses qui circulent dans tous les livres musulmans et des savants orientaux sur ce point. Tout rapprochement entre la naissance de Mohammed, l'année de l'Eléphant et la sourate CV, n'est que pure ineptie. Cette sourate CV contient cinq versets :

1. N'as-tu pas vu comment ton Seigneur a traité les Hommes de l'Eléphant ?
2. N'a-t-il point fait tourner leur stratagème en confusion ?
3. N'a-t-il point lancé contre eux des oiseaux, par vol,
4. qui leur jetaient des pierres d'argile,
5. en sorte que ton Seigneur en fit comme un feuillage dévoré ?

En quoi les hommes de l'Eléphant, les petits oiseaux, les pierres d'argile, peuvent-ils nous ren-

seigner sur la date de naissance d'un enfant ? Il faut avoir une imagination vraiment fertile et désorientée pour créer de pareilles élucubrations. D'après les conjectures plus sérieuses du P. Lammens, admettons que Mohammed soit né aux environs de 580, et, si nous ne voulons pas pécher par présomption, avouons tout simplement que nous n'en savons rien. On peut admettre toutefois, que, dans le dernier quart du VI[e] siècle de notre ère, est né à la Mecque un petit Arabe qui épousera plus tard une Juive, laquelle lui fera quitter ses idoles de la Ka'ba pour adopter la religion d'Israël.

Ce petit garçon s'appelait-il Mohammed ? C'est possible. Ce qui est certain, c'est que tôt ou tard on l'appela de ce nom.

Sa propre famille était pauvre, aux dires du Juif auteur des *Actes de l'Islam*, sour. XVIII, 8 : « Il t'a trouvé pauvre et il t'a enrichi ». Devenu orphelin dès son jeune âge, Mohammed aurait été recueilli par un de ses oncles, Aboû Talib, qui essayait de gagner sa vie en cumulant les fonctions de bedeau de la Ka'ba et de caravanier. C'est dans ce milieu de fétiches et de chameliers que vivotait Mohammed. Naturellement, on ne lui apprit aucun métier. A huit ans, il est pratiquement sur le pavé. Il a bien des parents riches, mais ils ne veulent pas s'occuper d'un galopin de cet âge, qui commence à traînasser dans les ruelles de la Mecque. L'enfant paraît cependant intelligent et déluré. Aboû Talib conçoit alors l'idée de l'emmener avec lui dans les caravanes qu'il conduit vers Gaza : bonne occasion de lui faire gagner quelques sous. Ce petit malin de Mohammed doit se trémousser de joie à la pensée d'aller si loin et de voir du pays. Il va pouvoir se jucher sur un chameau, se fourrer entre les marchandises, et piailler comme un grand. Très vite, il se fait une réputation de débrouillard. On pressent déjà

qu'il ira loin. En fait, on est content de ses services. On en parle dans les gourbis. C'est un garçon très avisé. Les années passent... Pourquoi donc ne se marie-t-il pas? Il a vingt ans, et pas encore de femmes. D'où vient cette anomalie chez ce grand jeune Arabe? Au fait, y a-t-il anomalie?

Plus tard, on verra que Mohammed avait un tempérament si sensuel, que ses compatriotes eux-mêmes en seront scandalisés. Nous ne saurons jamais comment Mohammed passa sans femmes sa jeunesse, qui ne dût cependant pas être exempte d'aventures. Le contraire serait inconcevable.

Aujourd'hui, la Mecque est en fête. Mohammed se marie, à l'âge de vingt-cinq ans. Nous sommes au début du VIIe siècle, disons en 605, si Mohammed est né en 580, comme le veut Lammens. Il épouse sans doute une jeune fille de bonne famille, d'une riche famille de commerçants, une jeune fille d'une petite quinzaine d'années, comme c'est la coutume chez ces peuples primitifs où les sens sont toujours en avance sur l'esprit. C'est l'habitude aussi qu'un jeune homme qui se marie pour la première fois épouse une vierge dont, le premier, il prendra possession. Il y a beaucoup de monde à ce mariage. La famille du fiancé est tellement nombreuse! Dans la cohue, il y a son tuteur Aboû Talib qui, n'aimant pas les Juifs, est mécontent du mariage de son neveu. Il y a aussi l'oncle Hamza; l'oncle Aboû Lahâb, graisseux et suffisant, lui aussi anti-Juif; l'oncle Abbas et des tantes en pagaille, et des cousines de tout acabit. Dans cette cohue étourdissante, on se figure aisément le couple qui déambule à travers les rues de La Mecque, au son des tams-tams et des you-you.

Essayons d'approcher et d'apercevoir la fiancée, cette jolie fille qui va faire le bonheur de son mari. Où est-elle? Affublée de vêtements aux couleurs vives, jaunes, rouges et verts, la voici qui s'avance.

Aux sourires de la foule, nous devinons qu'elle est la victorieuse du jour. C'est la femme de Mohammed. Mais... Mais... c'est une vieille femme! Elle a 40 ans. Elle marche, pompeuse et triomphatrice. Il n'est pas donné à toutes les vieilles de décrocher un si beau jeune homme. Elle, Khadidja, a réussi ce coup extraordinaire. Le cortège est comique. Peut-être n'avait-on jamais vu à La Mecque un couple aussi dépareillé. On imagine facilement les quolibets lancés par cette foule sensuelle à l'adresse du jeune mari. Les uns devaient dire : « Ne t'en fais pas, la vieille est riche, tu n'auras plus de soucis ». Les autres lui chuchotaient à l'oreille : « Les jeunes filles ne manquent pas autour de la Ka'ba ni parmi les nomades, pour remplacer ta vieille à l'occasion ». Mais tous comptaient sans le caractère de Khadidja. Elle était vieille, certes, pour un tel jouvenceau; mais elle avait du tempérament et elle connaissait les hommes. C'était une femme de tête, réputée comme une des meilleures commerçantes de La Mecque. Elle réussissait dans toutes ses entreprises et elle était riche. Mais avec elle, il fallait marcher droit. Elle était taillée pour commander. On lui impute même l'initiative de son mariage avec Mohammed. En tout cas, elle le tient solidement. Elle le tiendra toujours en bride. Elle forcera sa fidélité. Mariée une première fois à un agioteur, elle balancera sans doute son second mari parce qu'il ne faisait pas son affaire. Elle n'aimait pas les hommes inutiles et encombrants. C'est alors qu'elle jeta son dévolu sur Mohammed.

Quelle femme étrange que cette Khadidja! Elle avait sans doute besoin d'un homme d'affaires, mais d'un homme qui fût un homme; et elle s'empara d'un jeune homme sans fortune. Elle savait qu'ainsi son autorité de fer s'exercerait plus facilement sur lui. Cependant, il était jeune, d'un tem-

pérament fougueux. Pour le conserver bien à elle, avait-elle encore les charmes nécessaires? Elle voulut des enfants à elle; elle en eut peut-être. Au fond, Khadidja devint pour Mohammed une chaîne permanente. Seule, sa mort rendra la liberté à son « fidèle époux ». Nous n'en sommes pas encore là. Mme Mohammed n'est pas morte. Elle règne sur un mari qui a toujours peur de perdre sa situation. Cette Khadidja était une femme ambitieuse. Elle l'avait montré le jour de son mariage; elle avait bravé les moqueries des Mecquois en épousant un jeune garçon tout fringant. Pendant ses années de mariage, elle sut le maintenir malgré lui dans la fidélité conjugale apparente. Au fond, quelle était cette femme? Une Juive, une commerçante. Mohammed avait épousé une Juive (1), ce qui nous explique toute son évolution religieuse à laquelle nous allons assister et qui va se dérouler d'une façon implacable. Mme Mohammed exigera de son mari l'abandon des idoles de la Ka'ba et sa conversion au Dieu d'Israël.

Le ménage Khadidja-Mohammed n'alla pas toujours sans heurt. Nous pouvons du moins le soupçonner à la lecture de la sourate CXI, dans laquelle nous voyons Mohammed maudire son oncle Aboû Lahâb, anti-Juif comme nous l'avons dit :

1. Périssent les mains d'Aboû Lahâb. Qu'il périsse!
2. Ses richesses et sa fortune ne lui serviront de rien.
3. Il sera exposé à un feu ardent,
4. tandis que sa femme, portant du bois,
5. aura au cou une corde de fibres de palmier.

Que d'inepties les historiens n'ont-ils pas débitées dans l'analyse de cette sourate! Mohammed,

(1) Au XVII[e] siècle, certains historiens arabes prétendaient même que la mère de Mohammed était juive, elle aussi.

TABLE DES MATIERES

APPENDICE. — LES DROLERIES CHRISTIANO-MUSULMANES